

Documentaire

Le chemin de la guérison

Annabelle Moreau

Numéro 795, mars-avril 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87806ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, A. (2018). Compte rendu de [Documentaire / *Le chemin de la guérison*]. *Relations*, (795), 49-49.

Le chemin de la guérison

Réalisation : Alanis Obomsawin
Production : ONF
Canada, 2017, 97 min.

◀ Il y a quelques années, une dizaine, une quinzaine de jeunes entraient à l'école et parlaient cri. Maintenant, plus aucun ne connaît la langue. Est-ce à force de trop regarder la télévision, ou parce qu'il y a trop d'influence de l'extérieur ? Je ne sais pas. » Le professeur de langue crie, Dennis Day, enseigne la langue de son peuple aux plus jeunes de l'école Helen Betty Osborne, dans la réserve de Norway House, à 800 kilomètres au nord de Winnipeg, au Manitoba, établissement qui est au cœur de ce nouveau documentaire de la cinéaste abénaquise Alanis Obomsawin.

Devant un groupe d'enfants d'âge préscolaire, Dennis mime, marionnette à la main, la descente d'un oiseau de proie vers un lac imaginaire. Les élèves suivent avec attention les gestes de l'homme.



« Il est essentiel, poursuit-il, d'enseigner à nos enfants leurs droits issus des traités, les droits des peuples autochtones, leur langue, leur culture, autrement, s'ils ne connaissent pas tout ça, ils ne sauront pas non plus que quelque chose leur a été enlevé. »

À l'instar du professeur Day, Alanis Obomsawin, avec ce nouveau documentaire engagé – le cinquième d'un cycle entamé avec *Le peuple de la rivière Kattawapiskak*, en 2012 –, poursuit son patient travail de passeuse de l'histoire et de la mémoire des Premières Nations. Une mission, un devoir de mémoire et de justice qu'elle accomplit depuis son arri-

LE CHEMIN DE LA GUÉRISON

vée à l'Office national du film (ONF) en 1967. Ce 50^e film en autant d'années de carrière évoque les bienfaits de l'enseignement et de la valorisation de la culture autochtone comme moyen d'émancipation d'une communauté et de ses membres.

Par le truchement de multiples entrevues, nous sommes invités entre les murs de l'école Helen Betty Osborne, un grand bâtiment lumineux et moderne, à venir y rencontrer des élèves, des professeurs et des intervenants qui ne tarissent pas d'éloges pour l'établissement ouvert il y a une dizaine d'années. Chacun y exprime sa fierté d'y avoir étudié, d'y travailler ou son importance capitale au sein de la communauté.

On y visite la radio, les services communautaires, la coopérative de pêcheurs. La communauté semble soudée et prospère, malgré les nombreux drames dont ont été victimes les Cris des Plaines et les Premières Nations au pays : pensionnats, confinement dans les réserves, interdiction de cérémonies traditionnelles, violence, dépendances à la drogue ou à l'alcool, racisme endémique.

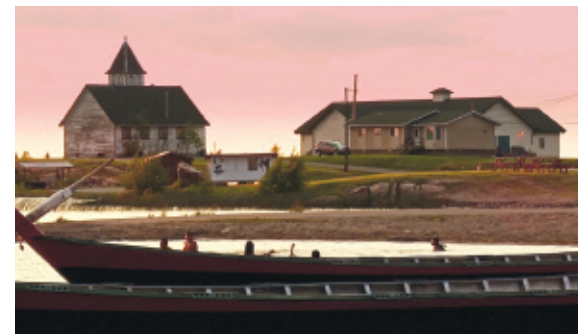
Ces problèmes sont abordés, mais en trame de fond des expériences positives vécues dans la communauté, en particulier par un groupe d'adolescents

partant en voyage de canot en pleine nature pour deux semaines. Le but ? Se ressourcer et apprendre à pratiquer des activités traditionnelles, notamment la chasse et la pêche, auprès d'un autre passeur, Gordon Walker, conseiller en langue et culture cries. Ses « élèves » ont tous leur raison d'être là – criminalité, dépendance, climat familial tendu –, mais partagent aussi l'envie de renouer avec leurs racines. Walker se révèle un guide idéal, attentif aux besoins des jeunes, avenant, inspirant. Avec lui, ces derniers peuvent (ré)apprendre à être à l'écoute de la nature et à se rapprocher davantage de leur histoire et de leurs tradi-

tions. L'éloignement comme l'effet de groupe qui se développe leur délient la langue, autour d'un feu, donnant à voir certaines des scènes les plus puissantes du documentaire.

* * *

D'abord activiste et mannequin, Alanis Obomsawin a fait ses premiers pas en tant que chanteuse professionnelle sur le circuit américain, au Town Hall de New York, en 1960, à l'invitation de la maison de disques Folkways. En 1967, à la suite



d'un reportage du cinéaste Ron Kelly sur les ondes de la CBC, les producteurs Bob Verral et Joe Koenig la recrutent à l'ONF comme conseillère pour un film sur les Premières Nations.

Toute sa carrière de réalisatrice sera dès lors consacrée à donner une voix et une tribune aux Autochtones du Québec et du Canada. Lauréate du prix Albert-Tessier en 2016 (la distinction la plus prestigieuse accordée par le gouvernement du Québec dans le domaine du cinéma), Obomsawin a documenté plusieurs événements d'importance, notamment la crise d'Oka de 1990 et le raid de policiers provinciaux dans une réserve mi'gmaq (*Les événements de Restigouche*, 1984).

Au fil de ces 50 ans s'est révélé le véritable talent de cette battante : celui de pouvoir parler des souffrances des Premières Nations sans jamais tomber dans le misérabilisme. Ainsi, sa caméra est attentive et prend part à un processus de guérison qui semble finalement entamé au sein des communautés autochtones du Canada.

Annabelle Moreau